

J.M. ARNAUDIÈS
LAUZY
11330-ALBIÈRES

Tél. 04 68 70 08 81
 jmarnaudies@aol.com

Lauzy, le 14 novembre 2005

to

Mr J.P. Brighelli
19, quai des Grands-Augustins
75006-PARIS

Cher Monsieur

Pardon de commencer cette lettre par le rappel que je suis ancien élève de la même école que vous, section sciences, promotion 1961. J'ai commencé mon séjour autour de la cour des Ernests, turne 24, et j'ai même pendant les quelques dernières semaines de son existence connu le " pot " d'autrefois, avant l'instauration de ce système de tickets, avec ses tables rondes conviviales où l'on avait le droit d'inviter qui on voulait sans subir de retenue sur la feuille de paie... J'ai mené une carrière de mathématicien et rares sont les étudiants en mathématiques qui ne connaissent pas mes nombreux ouvrages. Aujourd'hui, je vis retiré à la campagne, sur quelques terres ingrates mais magnifiques que j'entretiens de mon mieux car c'est sous le ciel de mes ancêtres depuis la nuit des siècles.

Je viens de lire avec intérêt votre livre " La fabrique du crétin ". J'y ai trouvé de nombreux passages qui m'ont réchauffé le cœur, je cite en vrac : la dénonciation pertinente des pédants (auprès de qui Vadius passerait pour un exquis et raffiné homme du monde), l'éloge de la difficulté et de l'effort, l'abandon progressif des matières fondamentales au profit du salmigondis creux et vide des " nouvelles techniques " et autres " nouvelles disciplines " absconses, le fanatisme des ayatollahs des 80% d'une classe d'âge...

Je n'ai certes pas le même parcours que vous, donc pas la même expérience. Cependant l'enseignement du français me tient particulièrement à cœur (c'est volontairement que je dis " du français " et non " des lettres "), et voici pourquoi : il n'est pas de bonnes mathématiques sans une maîtrise accomplie de la langue. Du temps où j'enseignais en Taupe (j'ai fini à Jussieu de 1990 à 2001), mes meilleurs étudiants auraient pu devenir écrivains s'ils n'avaient embrassé une carrière scientifique et technique : cela allait toujours de pair. Les mathématiques se transmettent par le langage, et non par des signes cabalistiques comme le croient la plupart des gens. C'est tellement vrai qu'une année, Mr T., un professeur de Khâgne célèbre, venu du fameux Lycée Fustel de Coulanges à Strasbourg, ne s'en est pas remis : il était venu remplacer Mr Rontchevsky, le professeur de français inamovible des taupins de Kléber, vénéré de ses ouailles, qui partait en retraite. Il s'imaginait venir là en touriste, devant ce qu'il croyait sans doute être des béotiens de scientifiques. Et il n'a pas tenu, il a fallu qu'il reparte à Fustel au bout d'un an, mes étudiants ayant déserté ses cours de dilettante au bout de trois mois. Il avait découvert à ses dépens que mes taupins étaient sensiblement meilleurs que ses khâgneux, et surtout bien plus sérieux. Une fois, à la fin d'une " colle ", j'ai demandé à un de mes taupins, en confidence, la vérité sur la déroute de ces cours, et il me répondit, avec sa parfaite politesse habituelle : " Monsieur, avec Mr T... , nous perdons notre temps, nous avons l'impression d'un aimable bavardage plus ou moins improvisé, or nous préparons des concours difficiles, nous n'avons pas de temps à perdre ". Ce taupin-là (il s'appelait Meyer) devait finir à Polytechnique, comme un certain nombre de ses camarades, avec des notes époustouflantes aux épreuves de français (dont je rappelle qu'à l'X, elles sont éliminatoires si on n'y obtient pas plus de 6/20).

Il faut dire qu'à Strasbourg, mes taupins obtenaient couramment entre 15 et 19/20 à l'épreuve de dissertation de l'X, et plus couramment encore entre 18 et 20 à l'épreuve de résumé (chaque année, au moins un avait 20).

Cela dit, je reviens à votre livre. Je suis perplexe devant ce thème récurrent qui le jalonne d'un bout à l'autre : que ces dérives seraient l'œuvre délétère d'un capitalisme cynique, n'ayant d'autre but que de fabriquer des ilotes taillables et corvéables à merci, et que la propagation de l'ignorance serait le meilleur moyen d'y parvenir qu'il ait trouvé depuis quelques décennies. En contrepoint tout aussi régulier, vous exprimez une certaine nostalgie de ce qui fut, je vous cite, " l'un des meilleurs systèmes d'éducation du monde ", et qui a donc à vos yeux été détruit par ce capitalisme triomphant.

Là-dessus, je ne puis vous suivre. Votre primo-diagnostic est cruellement exact et pertinent, mais cette première analyse des causes est à mes yeux le point faible de votre livre. D'ailleurs cette analyse n'est ni développée ni argumentée : à chaque occasion favorable, vous en revenez à ce Deux Ex Machina capitaliste-qui-a-besoin-d'esclaves-décervelés, mais vous présentez cela comme un acquis allant de soi, intellectuellement parlant.

En Mathématiques, j'ai vérifié, tout au long de ma carrière, que 99% des erreurs se nichent derrière les présupposés, les " il est évident que ", les " le lecteur démontrera facilement cela de lui-même ". Pareillement, dans votre livre, l'erreur de fond se niche sous ce présupposé anticapitaliste.

Car la réflexion et l'expérience incomparable de toute une vie consacrée à la Science et à mes étudiants (avec qui j'ai connu une lune de miel intellectuelle ininterrompue du premier au dernier jour de mon temps d'activité) m'ont prouvé, surprouvé et archiprouvé que la destruction de ce qui fut l'éducation nationale est sans contestation possible l'œuvre de la subversion marxiste et gauchiste. Que ces gauchistes et marxistes puissent être manipulés ici où là par d'authentiques forces du grand capital, je n'en disconviens pas, mais c'est anecdotique et de toutes façons cela n'a aucune importance, car pour le marxisme, la fin justifie les moyens, donc il est banal d'utiliser l'idiot utile capitaliste si cela sert " la Cause ".

On a une preuve accablante avec l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 : alors que beaucoup d'enseignants de bonne foi attendaient d'elle qu'elle réhabilite ce " Mammouth " moribond, qu'a-t-elle fait ? elle a aggravé et accéléré le processus ! tout le monde se souvient de la tristement célèbre Commission Legrand, je ne m'y attarderai pas. Mais on a trop vite oublié le scandale du rapport Schwartz ; Laurent Schwartz, mathématicien qui fut mon maître à l'Ecole en 1962 et avec qui j'ai gardé le contact jusqu'à sa mort, fut chargé de dresser un bilan exhaustif de l'Education Nationale. Il s'attela à la tâche avec ardeur et y déploya sa puissance d'esprit coutumière. Son rapport sortit en 1984, truffé de graphiques irréfutables, de constats sans appel, bourré de recommandations du dernier bon sens, Jamais rapport plus riche, plus honnête et plus rigoureux ne fut publié sur le sujet. Qu'en advint-il ? André Ouliac, pape du tout-puissant S.N.I., l'exécuta en un jour et une déclaration relayée à l'envi par tous les marxistes de " L'Ecole Emancipée ", que je n'ai pas besoin de vous présenter : Laurent Schwartz fut nommément traité de " fasciste " par Ouliac, au motif qu'il avait préconisé un retour à une vraie sélection, intelligente et humaine mais sélection avant tout. La phrase-couperet tomba des lèvres du pape : " Laurent Schwartz s'imagine démocratiser le système en remettant en selle le principe fascisant de l'exclusion, en sélectionneur à tout va qu'il est ". On ne parla plus jamais du rapport, qui dort à jamais dans les profondes archives du Mammouth.

Cher Mr Brighelli, la différence fondamentale entre le socialo-marxisme et le capitalisme, c'est que ce dernier **n'est pas une doctrine**, tandis que le marxisme-léninisme et la plupart des socialismes qui gravitent autour en sont, au sens religieux du terme. Le capitalisme est un état de l'économie qui résulte de la liberté universelle de posséder quelque chose à soi, le célèbre *droit de propriété*, y compris le droit de posséder des

machines “ moyens de production ” et d’en tirer des bénéfiques. Ce qu’on appelle le capitalisme n’est rien d’autre que l’organisation empirique de cette liberté, dans le but d’éliminer au maximum les abus et de corriger les défauts au fil du temps. Le socialisme et le marxisme, à l’inverse, sont des religions, avec leur droit canon, leurs gourous, leurs excommunications, leur confessionnal (ah ! les délices de l’autocritique !), leurs rites tout aussi ridicules que ceux du Vatican, leurs chapes de plomb sociales (quelle différence entre ce badaud guillotiné sous Charles X parce qu’il ne s’était pas découvert au passage d’une procession religieuse, et ces “ déviants ” envoyés au Goulag par Staline pour “ menées antisociales ” ?).

Cette religion marxiste est relativement jeune, et elle a donc des siècles devant elle pour affiner ses méthodes, perfectionner sa théologie, concocter ses tribunaux d’Inquisition, couvrir la planète de ses prêtres et brûler ses sorcières. On n’a pas fini de voir des Staline, des Pol Pot, des Boumedienne, des Mao et des Castro, vous pouvez m’en croire ! les charniers du Cambodge, du Mozambique, les geôles d’épouvante de Cuba et de Bulgarie, les enfers du goulag même, ne sont rien à côté de ce qui attend l’humanité. La liberté (y compris la liberté économique, sans quoi elle n’est qu’une coquille vide) risque fort de n’avoir “ été qu’un passage ”, comme disait Thierry Maulnier.

L’Education dite nationale française n’aura été elle aussi qu’un bref passage, emportée qu’elle est aujourd’hui dans le tourbillon de ce combat séculaire sans merci entre la religion socialo-marxiste et la liberté. L’œuvre du théologien Gramsci a été déterminante dans cette destruction. Lénine avait dit que “ les gens de culture ne sont pas l’élite d’une société, c’en est la merde ”, et Gramsci ne s’est pas contenté de se pénétrer de cette belle pensée, il est allé plus loin et en a déduit une méthode terriblement géniale pour faire pourrir la société “ capitaliste ” par la tête : investir à fond le domaine culturel pour en faire un instrument de subversion privilégié. Gramsci est à la classe intellectuelle ce que Lénine a été à la classe ouvrière, et sa plus remarquable réussite est la destruction de l’Education Nationale française telle que nous la subissons depuis maintenant 40 ans. Présenter Gramsci comme un dissident de l’orthodoxie marxiste est une erreur monumentale qui dénote une connaissance bien superficielle de ce qu’est la religion socialiste et marxiste : car en réalité, Gramsci, Staline, Lénine et Marx se complètent admirablement.

Tous ces pédants abscons qui sévissent depuis des décennies au 29 rue d’Ulm et rue de Grenelle ne sont que personnages falots et secondaires dans l’affaire : toute religion secrète ses pédants, exemples vivants de ce qu’est un faux emploi et un faux travail : leur lourd langage initiatique est le prétexte à leur procurer un salaire, prébende aux frais de ceux qui travaillent pour de vrai.

Vous reprochez au système actuel de fabriquer du crétin, et vous avez mille fois raison. Mais pour proposer des remèdes de longue haleine à un mal si profond, il faut d’abord analyser correctement les causes. Ce n’est pas en ces quelques pages que j’ai cette prétention, mais j’ai tenu à montrer qu’on n’y parviendra pas sans replacer le problème dans son vrai contexte, qui est celui de la lutte à mort entre liberté et socialisme. Le seul reproche justifié qu’on pourrait adresser au capitalisme français, lequel, c’est vrai, a relevé la tête en 1958 avec l’arrivée de de Gaulle, est d’avoir abandonné le terrain de la culture et de l’Ecole à toute la mafia marxiste (votre coup de chapeau à Malraux-Vilmorin m’a surpris, lui dont le talent ne m’a jamais fait me prosterner, et qui a coulé presque jusqu’au dernier moment des jours paisibles aux côtés de sa Louise pendant que les vrais résistants luttaient contre l’envahisseur allemand). Ce marché tacite : aux gauchistes et aux cocos l’éducation, et à nous les coudées franches dans le domaine économique (ah ! le bon vieux temps du gaullisme immobilier...), ce marché honteux, donc, nous aura coûté et continue de nous coûter fort cher !

J’évoque maintenant une autre faiblesse de votre livre : cette nostalgie de “ ce qui

fut l'un des meilleurs systèmes d'éducation du monde ". Ce système d'éducation n'a pas trouvé en lui-même des moyens de défense contre cette subversion qui l'a tué. Or, ce que vous appelez " le capitalisme " est incapable de former des plans de destruction massive comme celui qui a achevé l'éducation nationale, et encore plus incapable d'en appliquer systématiquement, avec méthode. Ce qui caractérise le " capitalisme " est avant tout l'opportunisme et l'adaptabilité à l'imprévu (sans le corset d'une doctrine, c'est facile). Il n'y a donc eu aucun plan prémédité de la classe des grands capitalistes pour détruire " l'école de la République ". En revanche, il y a eu bel et bien un plan méthodique, obstiné et de très longue haleine conçu par les forces marxistes et socialistes : leurs représentants d'ailleurs le disent eux-mêmes, il suffit de les lire et de les écouter " l'école, moyen privilégié de transformation de la société ", on entend ça et on lit ça tous les jours et partout ! et l'école n'a pas résisté, elle est tombée comme un château de cartes en moins de 40 ans. Si elle est tombée si vite, c'est peut-être parce qu'elle n'était pas si bien que ça, que le ver était dans le fruit quelque part. Et de fait, en se replongeant dans l'Histoire de notre Troisième République, on est gêné et un rien honteux de relire les discours creux et pompeux, nourris de culture abstraite et de formules complètement déconnectées du réel, de tous ces normaliens qui ont fourni les gros bataillons de nos vedettes politiques. Painlevé et Herriot en sont, parmi bien d'autres, des représentants emblématiques. Derrière ces discours surannés et n'offrant aucune perspective sérieuse, on devine le cheminement du mal profond qui a rongé la France depuis au moins Napoléon Bonaparte : la lente transformation de l'esprit d'entreprise qui avait projeté des français aux quatre coins du monde en mentalité frileuse de petits rentiers et petits fonctionnaires. Cette classe " petite-bourgeoise ", o combien mal nommée, s'est peu à peu substituée à nos pionniers qui avaient conquis la Louisiane (ce mot désignait sous Louis XV une grande moitié des actuels USA-Canada, de La Nouvelle-Orléans au Québec), qui avaient conquis l'Europe à pied sous Bonaparte, arpenté l'hémisphère Nord à l'occasion de l'invention du système métrique, et produit cette floraison de savants intrépides qui avait fait de Paris le passage obligé de tout scientifique digne de ce nom de New-York à l'Oural : les Carnot, les Dupin, les Villarceau, les Lavoisier... il faudrait un dictionnaire entier pour les citer tous ! ces feux brillants ne se sont pas éteints d'un seul coup, loin s'en faut : Pierre et Marie Curie, et plus près de nous, Alfred Kastler, en sont des preuves. Mais la tendance dominante est là, c'est l'implosion.

L'historien Emmanuel Beau de Loménie, tout au long des cinq tomes de son magistral " Les Responsabilités des Dynasties Bourgeoises ", analyse et relate à merveille cette longue régression. Il consacre à l'Éducation des pages définitives (surtout dans les tomes 1 et 2) qui montrent bien que le mal vient de loin. Ce qui était mieux naguère qu'aujourd'hui, ce n'est pas l'École, c'est l'intensité de l'instinct de liberté général et le sentiment de solidarité de la nation autour d'une identité commune qui ne devait rien au système éducatif. Et l'École était mieux (ou plutôt semblait mieux) parce qu'elle était le reflet de cet état d'esprit général. Je possède des livres de la classe du certificat d'études de 1890 : on est émerveillé, en les parcourant, de la densité et du sérieux des connaissances exigées pour cet examen à cette époque-là, mais surtout de l'adéquation étroite de ces connaissances avec la vie quotidienne, essentiellement rurale, qui était alors le lot commun. Ainsi, les leçons de géométrie débouchent sur des méthodes de relevés de terrain ou pour mesurer la hauteur d'un monument dont on ne peut pas atteindre le pied, les leçons d'hygiène débouchent sur les soins à apporter au bétail, les leçons de calcul débouchent sur de subtils problèmes de taux d'intérêt (que seraient incapables de résoudre nos bacheliers actuels sans un ordinateur et un logiciel idoine)... c'est vivant, concret, intéressant et pas évident du tout.

C'est donc la dégradation de la société en général qui explique celle de l'école et non l'inverse : l'École est le reflet du degré de subversion marxiste du corps social tout entier. Il faudrait donc, pour définir des remèdes efficaces, déterminer les germes latents qui

préexistaient à la dégringolade actuelle et qui l'ont si facilement permise.

Je termine cette lettre en reprenant le passage que vous consacrez dans votre livre à la guerre d'Algérie, quand vous racontez le silence soudain de la foule, à Marseille, lorsque les cercueils sont embarqués après les soldats. Vous écrivez : " L'Armée prévoyait entre 10% et 15% de pertes ". Je ne puis laisser passer cela.

Le total des victimes militaires décédées dans cette guerre, entre le 1er novembre 1954 et le 5 juin 1962, est environ 30 000. Il y a eu d'abord 300 000 hommes, puis 400 000, et à partir de 1957, environ 500 000 hommes enrôlés dans l'Armée pour combattre le FLN. Ces hommes passaient d'abord 24 mois, puis à partir de 1957, 27 mois en Algérie. Donc, comme le montre un calcul facile, environ 1 500 000 soldats sont allés combattre en Algérie. Le total des morts est donc 2% de cette masse. En réalité, concernant le contingent de Métropole, le pourcentage est encore plus faible, car les risques étaient inégalement répartis. Il y avait d'abord 150 000 harkis, qui ont essuyé parfois des pertes éprouvantes. Il y avait les para et les chasseurs alpins, qui assuraient l'essentiel des combats dangereux dans le djebel et donc ont eu à déplorer un taux de pertes sensiblement supérieur à 2%. Le contingent était rarement envoyé au front dans le djebel pour des combats durs. Ses pertes ont été dues principalement aux embuscades lors de déplacements. Pour ces raisons, la réalité du pourcentage des pertes est inférieure à 1,5% en ce qui concerne le contingent de Métropole. C'est ce qui faisait dire aux militaires de métier que cette guerre représentait, pour les appelés du contingent, un risque comparable à celui du sinistre bilan permanent des accidents mortels sur la route (environ 12000 morts par an à cette époque, dont plus de la moitié chez des jeunes).

Si vous retirez votre livre, il serait nécessaire de corriger ce passage, car tel qu'il est, il trompe le lecteur en lui faisant croire que 15% des appelés du contingent partis en Algérie y sont morts. Un taux de 15% représenterait un total de plus de 200 000 morts dans le contingent appelé, ce que la nation n'aurait jamais supporté : pour comparaison, la bataille de France, entre le premier mai 1940 et le 24 juin 1940, date de la signature effective de l'Armistice, nous a coûté 120 000 morts, alors que 4 millions d'hommes étaient mobilisés et que nous avions Hitler en face, avec des troupes superbement entraînées et magnifiquement surarmées. Et cette guerre de 39-45, toutes victimes confondues (déportés, prisonniers, exactions commises à la Libération dans les deux camps, dont au moins 100 000 exécutions sommaires par les maquis communistes), nous a coûté moins de 500 000 décès. Dans l'état où était notre pays, il n'aurait tout simplement jamais pu supporter une nouvelle ponction de 200 000 morts dans sa jeunesse si votre pourcentage de 15% était exact.

Espérant que ces quelques remarques auront retenu votre attention, je vous adresse mes plus confraternelles salutations

J.M. ARNAUDIES